

« Habel, le fou de Lily ou la prédominance du nocturne et de la mystique dans *Habel* de Mohammed Dib. »

Selon la psychologie des profondeurs, l'âme est l'*animus* dans la psyché féminine qui se traduit par *anima* dans la psyché masculine. Si l'on postule cette hypothèse, nous pouvons inférer que pendant la période coloniale, l'intellectuel algérien, maghrébin ou africain, ayant rompu les liens avec sa langue maternelle, avait amorcé une rupture avec son psychisme profond, subissant ainsi une sorte d'aliénation, d'où une quête éperdue mais impossible dans la volonté de réunir *l'imgo* unique de la Mère et le ternissement de plus en plus fort de la figure féminine endogène. Il y a eu donc transfert d'*anima*, dans cette recherche d'une altérité positive et constitutive qui allait se porter sur la femme étrangère, laquelle allait être figurée par la langue et la culture françaises.

Gilbert Durand définit un tel processus « par les deux notions de synchronicité- (principe de cohérence acausale) et d'énantiodromie. Ce dernier terme - formé d'*enantios*, « contraire » et « *dromos* », mouvement- est le principe de polarité inverse et postule la polarité de la psyché¹.

¹ Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, p. 301.

Ainsi, pendant la période coloniale, la psyché de l'Algérien tout comme celle de l'Africain jeté-dans-le-monde, en déréliction, s'était retrouvée en quête de son autre, mais d'un(e) autre qui fût à même de lui fournir les moyens adéquats d'être-au-monde pleinement. C'est donc tout un processus d'individuation qui devra passer par des accords synchroniques en tensions énantiodromes, pour déboucher sur l'individuation que Carl-Gustav Jung appelle le Soi.

C'est après l'indépendance et durant toute la période postindépendance que s'effectue une inversion du processus décrit plus haut chez les écrivains francophones, car s'ils continuent de produire en langue française, il ne s'en opère pas moins chez eux un retour psychique aux sources premières. Et de fait, l'écrivain de langue française, plus que tout autre, porte l'empreinte de la langue dans laquelle il écrit, mais à laquelle il a surtout imprimé son empreinte. L'échange fonctionne pleinement dans les deux sens ainsi que le reconnaît Khatibi : « la langue « maternelle » est à l'œuvre dans la langue étrangère, un tel travail est comme une sorte de subversion de la langue française, indiquant par là un processus de traduction (inconscient ou conscient) d'une langue à l'autre. L'écriture se fait donc dans une sorte de bi-langue, travaillée par la musique des voix maternelles et ancestrales, imprégnée de toute la sève et la saveur des langues que l'écrivain se fait fort de restituer, fût-ce à son insu.

Nous avons choisi d'interroger cette problématique de la bi-langue à travers le roman *Habel* publié en 1977 aux éditions Seuil; à la lumière d'une lecture mythanalythique tant durandienne

qu'eliadienne, pour démontrer que l'expérience mise en représentation par Mohammed Dib dans ce roman est celle d'un individu/écrivain dédoublé, métissé, habité par deux langues (figurées par deux femmes : Sabine et Lily), écrivant dans l'une mais pensant dans l'autre. La langue française, rationnelle, logique, cartésienne, se trouverait être celle du régime diurne de l'image, cependant que la langue maternelle serait celle du régime nocturne, de la nuit protectrice, rédemptrice, de la psyché et de l'imaginaire.

Nous démontrerons grâce aux théories de Gilbert Durand développées dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* que le langage de la mystique et de l'intériorité est le langage même de l'inconscient et que ce dernier peut être analysé au travers des images du refuge, de l'enracinement, de la manducation/dévoration, du retour vers la mère et vers sa langue.

Dans la première partie du roman, vous verrons l'importance de la présence de Sabine aux côtés de Habel, dans cette tour de Babel qu'est Paris, et pour essentielle que semble être leur rencontre, elle n'en est pas moins quelque peu transitoire, car elle est génératrice de retour et de re-naissance à soi.

Car il semblerait bien que Mohammed Dib n'ait pas rompu le lien ombilical avec la langue maternelle, laquelle continue d'irriguer de sa sève et de sa suavité cette autre langue qu'est la langue d'écriture. Partageant son temps entre la nuit- protectrice comme le ventre maternel- et la ville mortifère, entre Sabine et Lily Anna, (sa) Lily, Habel le fou, -Majnun Leila- chassé de sa patrie par son frère, tente de

se réinventer à la faveur de ces deux langues qui trouvent asile en lui et qui lui prêtent l’abri de leurs mots, le refuge de leur chair. Habel tente de rester Même, irréductible et d’aller vers l’Altérité constitutive de Soi. « *Ce qui commençait n’avait pas de nom. Mais j’ai encore Lily. Et j’ai encore Sabine. Avec elles, l’une comme l’autre, ma vie est gardée, ma vie a désavoué sa solitude, sa férocité. Elle a même trouvé un lit de bonheur où elle dort et pense que ça durera. Durera autant qu’elle –même durera.*² »

Si la première partie du roman est quasiment centrée sur Sabine- alors que c’était Lily qui était évoquée en premier- cette figure va finir par être éclipsée par celle de Lily qui va prendre de plus en plus d’ampleur, dominer tout le roman pour finir par le clôturer.

Symbole de la langue de l’extériorité, de la graphie, de la scripturarité, Sabine est décrite paradoxalement comme une orientale³. Décrivant ce personnage féminin ambivalent, le narrateur donne un aperçu très révélateur d’une Sabine « glosant inutilement, conjurant le silence et la nuit », d’une Sabine qui « ne connaît pas les limites de sa faconde » qui « *parle, parle, pour recouvrir, endiguer les silences d’Habel, n’accordant pas de répit à celui-ci*⁴ » à un point tel que ce

² Mohammed Dib, *Habel*, Paris, Seuil, 1977, p. 31.

³³ Selon TITE LIVE, Les Sabines étaient les filles des Sabins (peuple voisin) que les Romains durent capturer et épouser en vue de perpétuer leur descendance. Elles donnèrent naissance à une nombreuse progéniture et sauvèrent donc le peuple romain de l’extinction. Quand leurs pères et vinrent, des années plus tard, venger leur honneur en déclarant la guerre aux Romains, les Sabines, devenues mères, intervinrent en plein combat et conjurèrent tant leurs époux que leurs pères de cesser la guerre. Leur intervention fut salutaire car l’effusion de sang cessa et donna lieu à une fusion entre les deux peuples.

⁴ *Habel, op. cit.*, p. 16.

dernier ne peut s'empêcher de considérer les propos de sa compagne comme un bavardage inepte, inapte à capter son attention.

Pareille inaptitude de la part de Sabine à capter l'attention de Habel, à se saisir de « l'âme » de son protagoniste - et nous entendons par dessaisissement d'âme, cette sorte de rituel magique qui, selon René Scherer « s'effectue dans l'amour, comme dans l'hospitalité, car celui qui aime ou celui qui reçoit passe son âme à l'autre et reçoit la sienne de lui. »⁵ donnent la désagréable sensation à Sabine de se trouver devant un être dédoublé, ce qu'elle ne manque pas de reprocher à Habel : « *Comme si je n'existais pas. Comme si tu t'attendais à voir quelqu'un d'autre à travers moi, ou derrière moi, plus loin.* »⁶

Cette même Sabine tente de le refaçonner « *elle l'a déjà façonné à son idée et ne voit plus que cette idée qu'elle s'est faite de lui et à laquelle il doit se conformer et renoncer à ses chances.* »⁷ Or, toutes ces tentatives s'avèrent d'une grande inanité face à la force tranquille opposée par Habel qui « *recouvre à son tour les paroles de Sabine de son silence à lui, qui les y englué.* »⁸

L'on peut par conséquent dire qu'en dépit de la force de leur passion, les deux partenaires ne peuvent transcender cet entre-deux, cet espace vital propre à chacun, et le fossé entre eux est impossible à réduire, encore moins à combler. Entre les deux entités, s'instaure

⁵ René Scherer, *Zeus l'Hospitalier, Éloge de l'hospitalité*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 33.

⁶ Habel, *op. cit.*, p. 11.

⁷ *Ibidem.*

⁸ Habel, *op. cit.*, p. 56.

comme un duel, c'est à qui résisterait à l'autre, et l'ardeur de Sabine n'a d'égal que la détermination de son amant à rester sur son quant à soi.

La minutie avec laquelle est décrite Sabine est extrêmement signifiante: il s'agit bien d'une figure appartenant au régime diurne de l'image, régime qui ne laisse aucun espace à la moindre fantaisie, au plus petit vent de folie qui risquerait de mettre à mal tout l'édifice, tout le mécanisme réglé comme une machine ; en effet, Sabine « *a une explication pour le plus mince événement survenant dans sa vie, elle en a pour tout. (...), elle sait toujours ce qu'il faut faire, ce qu'il faut vouloir, toujours la direction que doit prendre son existence. Une route bien tracée qu'elle ne peut que suivre !* »⁹. Forte de sa séduction, Sabine compte forcer Habel dans ses derniers retranchements, « *avec sa seule ardeur, sa seule avidité, sa seule dévotion, sa seule folie.*¹⁰ » L'on ne peut, ici, s'empêcher de remarquer les multiples occurrences de l'épithète « seule », l'emploi du verbe « forcer », et toutes ces métaphores filées sur le mode de la possessivité, qui dénotent l'ardeur vorace de la langue d'écriture. Mais nous ne pouvons par ailleurs manquer de remarquer la posture sereine et impassible de Habel, qui, en dépit des assauts acharnés de Sabine, ne manifeste « *aucun mouvement d'impatience, ne s'insurge pas, (qui) la laisse faire. Parce qu'il y a toujours cet espace impossible à franchir et même à contourner, un espace exclusif, interdit, réservé, contre lequel tôt ou tard chacun, finit par buter. Un espace, qui, parce que plein d'une*

⁹ Habel, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰ Idem., p. 14.

*réalité qui ne recule pas et dont il se sent plein à craquer, peut-être à périr, ne cède pas.*¹¹»

Cette réalité dont Habel est plein à craquer est une immense soif/ quête de spiritualité, qu'aucune tentative de Sabine ne peut combler, encore moins empêcher d'exister et d'être, de naître pour se multiplier, ainsi que l'illustre si bien l'exemple de cette « *cathédrale déjà gravée en lui, qui rayonne en dedans de lui (maintenant), et contre laquelle Sabine ne peut rien.*¹²» La soif mystique de Habel est telle que toute la force séductrice de Sabine est sans effet aucun. Et elle qui veut l'emplir, se fondre en lui, le « dévorer », bute face à l'irréductible ampleur de sa quête de mystère et de spiritualité et finit par avouer son impuissance, tout en reconnaissant cette labilité/habilité que Habel a de lui échapper : « *On dirait un mec qui n'habite pas son corps, qui le laisse n'importe où*¹³». Ainsi, en dépit de cette puissance attractive entre les deux amants, la communion des âmes s'avère impossible. Et c'est ainsi que « *parce qu'il ne reste plus grand-chose à faire, Habel attire Sabine dans ses bras, la fait entrer dans ses ténèbres* » mais « *elle, ouvrant les yeux sur cette nuit éclatante, sent le souffle, la violence la pénétrer. Elle en si horrifiée qu'elle s'évade et l'oblige, lui aussi à quitter même leur chambre pour se précipiter dans la rue.*¹⁴»

D'une signifiante prégnante, ce passage met en exergue l'impossibilité de la langue d'écriture à exprimer toute la spiritualité

¹¹ *Ibidem.*

¹² *Idem.*, p. 81.

¹³ *Idem.*, p. 82.

¹⁴ *Idem.*, p. 15.

de l'écrivain natif d'une culture autre. L'épouvante de Sabine face à la pénétration de la nuit, sa peur des ténèbres- autrement dit de l'inconscient- révèle son impuissance à pénétrer l'intériorité de la psyché de Habel, à la refléter, à être son *Animus*. La conjonction des contraires/ ou la mystérieuse conjonction pour reprendre Jung, s'avère donc impossible, et Sabine, impuissante à communiquer les « sensations, les émois, l'extase, la jouissance de Habel », fuit devant « la nuit éclatante », oxymoron prégnant de sens. Sabine symbolise donc bien le langage de la lumière, du réel, du cartésien, et non point celui du rêve et de l'irrationnel. Sa fuite éperdue, dans laquelle elle entraîne son partenaire, se donne à lire comme un double échec, celui de la langue d'écriture à traduire la psyché, à sonder sa profondeur mystique, et celui de l'écrivain à explorer son inconscient pour exprimer l'indicible dans ladite langue.

Si Sabine s'acharne à lui faire dire ce qu'elle voudrait qu'il dît, tout en échouant à exprimer ce que lui voudrait communiquer, il en est tout autrement en ce qui concerne Lily, qui elle, le ressente rien qu'en lui tenant la main, qui le guide¹⁵ et le comble. En effet, l'échec qu'éprouve Habel à nommer toutes « *choses qui se dressent partout, étranges et terrifiantes, qui lui demandent (...) de leur donner exactement et en justice le nom sur lequel lui-même sera jugé*¹⁶ » va pouvoir être dépassé grâce à sa rencontre avec Lily. Pareille rencontre, ayant lieu après la confrontation de Habel avec l'Ange de la mort, est

¹⁵ « Tu as placé ta main dans la mienne ; je te montre la route. Je suis tes fleurs dans les prairies, je suis tes fruits sur les arbres. » *Habel, op. cit.* p. 47.

¹⁶ *Habel, op.cit.*, p. 12.

décisive. Car c'est à ce niveau que s'effectue, pour reprendre Durand, une inversion du régime, une transition du diurne au nocturne. Il y a incontestablement inversion du régime car toute intimité est inversante. Habel fait l'expérience du sacré, sorte de *regressus ad uterum* des rites initiatiques dont Mircea Eliade dit qu'il « *constitue un « retour à l'origine », préparant une nouvelle naissance, laquelle est renaissance mystique, d'ordre spirituel, donnant accès à un mode nouveau d'existence, (comportant maturité sexuelle, participation au sacré et à la culture ; bref, « ouverture » à l'Esprit)* ¹⁷ ».

Habel-le revenant- est donc le deux-fois-né. De par sa rencontre avec l'Ange de la mort- rencontre dont il est revenu- il peut accéder au monde mystique, à l'univers du sacré¹⁸¹⁹, ce qui le dote des moyens de nommer les choses. Lily, rencontrée après de cette « expérience » devient le guide sotériologique qui va l'aider dans ce cheminement labyrinthique. Symbole du régime nocturne, elle figure la voix/voie du ressourcement des énergies vitales, elle est la langue maternelle, source de toute mémoire, de tout imaginaire. Lily qui « s'était laissé manger, dévorer par lui (Habel) » est celle-là même qui va le guérir et apaiser sa quête. Mentionnant sa dévoration de Lily, Habel met en évidence le schème même de la dévoration/manducation qui est le signe de la transsubstantiation.²⁰ » Car toute alimentation est transsubstantiation, ainsi que l'ont compris l'alchimie et les religions

¹⁷ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975, p. 103.

¹⁸¹⁸ « C'est dans l'expérience du sacré, dans la rencontre avec une réalité trans-humaine, que prend naissance l'idée que quelque chose existe réellement, qu'il existe des valeurs absolues, susceptibles de guider l'homme et de conférer une signification à l'existence humaine. » Mircea Eliade, *L'Épreuve du labyrinthe. Entretiens avec Claude Henri Rocquet*, Paris, Pierre Belfond, coll. « Entretiens », 1978.

²⁰ Durand, *op. cit.*, p. 293.

qui utilisent la communion alimentaire. Ce qu'il faut comprendre ici c'est que l'acte alimentaire confirme la réalité des substances, car « l'intériorisation aide à postuler une intériorité²¹ ». Et c'est ainsi que ce que Habel ne pouvait nommer en étant en compagnie de Sabine peut désormais trouver un nom en présence de Lily dont la seule évocation suscite une sorte de plénitude, de prescience, mais aussi de libération d'un flux de pensées « *qui ne passent, ne s'épuisent pas plus que le flot sidéré de néon et de musique.*²² » Descente, descension, involution, giration, gravitation, plénitude spirituelle et corporelle, communion, tel est état d'âme que suscite l'image incandescente de Lily, incandescence suggérée par l'action de « brûler » tant en dedans qu'en dehors, qui réfère à la purification par le feu²³, mais aussi à la plénitude que laisse entendre tout autant l'expression mystique « la miséricorde divine » que le champ lexical et sémantique de toutes les activités de remplissage accomplies dans une béatitude extatique par Habel « qui s'affaire tant et plus à travers le supermarché à remplir le réfrigérateur de toutes sortes de fromages²⁴ ». La mention du réfrigérateur n'est guère fortuite, cet appareil « semble être un microcosme de la totalité du cosmos symbolique²⁵. » Le réfrigérateur cumule l'intimité du vaisseau et la sacralité du temple et cela est d'autant plus congruent que c'est « *le vendredi, jour de la semaine où le supermarché fonctionne en nocturne et où Habel commence à*

²¹²¹ Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1979, p. 146.

²² *Habel, op. cit.*, p. 92.

²³ « Habel s'affaire tant et plus à travers le supermarché aujourd'hui, un samedi, et tout ce qu'il voit : l'image de Lily. De quelque côté qu'il aille, de ci, de là, elle brûle devant lui. Elle le brûle aussi en dedans au moins autant que la miséricorde divine. » *Habel, op.cit.*, p. 92.

²⁴ *Habel, op. cit.*, p. 92.

²⁵²⁵ Durand, *op. cit.* p. 291.

*travailler tard dans l'après-midi, ce qui l'arrange parce que, ainsi, il peut aller voir Lily.*²⁶ » Le réfrigérateur est un contenant chargé de nourritures sacrées, mais il figure aussi le vase de régénérescence conservant les aliments grouillants et fermentants. C'est bien pourquoi l'évocation de Lily à laquelle vient s'adjoindre celle de l'aliment sacré qu'est le lait et ses dérivés induit tout un processus qui provoque l'état euphorique d'Habel et sa communion avec le monde. Et le lait qui se décline sous toutes ses formes et dans toutes ses couleurs, jusqu'au bleu- couleur spirituelle par excellence...qui coule et glisse, s'imprime en Habel et sur lui, porte son extase à son apogée. Le beurre et le fromage étant les dérivés de l'aliment sacré, primordial- le lait²⁷ - nous pouvons inférer qu'il s'agit bien d'une étape essentielle dans la quête initiatique et mythique car l'âme de Habel amorce la guérison, elle « *retrouve sur les marches de la guérison (spirituelle), le langage érotique des mystiques, pour qui l'image du lait avec ses dérivés est le symbole même de l'union substantielle.*²⁸ » Si le lait est l'essence même de l'intimité maternelle, ses dérivés, dont le fromage en l'occurrence, est alors un aliment sacré. En effet, produit par barattage, cet aliment induit l'idée d'une décantation psychologique pour devenir un aliment pur. N'ayant plus que les qualités psychologiques, archétypales et mythiques, il est l'archétype même de l'aliment sacré, source nourricière, symbole de la vie et de la régénération du fait qu'il est obtenu par fermentation. Aussi, pouvons-

²⁶ Habel, *op. cit.*, p. 119.

²⁷ « L'aliment primordial, l'archétype alimentaire, c'est bien le lait. » Gilbert Durand, *op. cit.* p. 294.

²⁸ Gilbert Durand, *op., cit.*, p. 295.

nous inférer que l'aboutissement de cette descente dans l'intimité est la quête de l'aliment revivifiant et régénérateur, de la nourriture maternelle à base de lait, et que l'on ne peut trouver qu'auprès du sein maternel. C'est pourquoi cette descente involutive, « ininterrompue, inévitable ²⁹ », pleine de suavité, prend les allures d'un retour vers une intériorité, inductrice de méditation, de pensées, de spiritualité dans la langue maternelle. Et c'est alors que les forces intimes, renflouées par les puissances extimes redonnent le courage à Habel, qui puise dans tout ce ressourcement miraculeux la force nécessaire de s'adresser mentalement à ce Frère omnipotent et castrateur en vue de lui crier son refus d'abdiquer et de rallier le troupeau. « *Mais je n'aurais pas accompli l'ordre. Parce que entrepris sur votre ordre, un ordre qui n'était qu'une façon de me perdre, mon voyage a fini par trouver sa raison, et peu importe quand cela s'est produit : hier ou une éternité plus tôt. Et peu importe où. Non, je n'aurais pas accompli l'ordre, je n'aurais pas rencontré Lily et le monde n'aurait plus été le monde ni aucune chose ce qu'elle doit être. Il n'y aurait pas eu de justice.* ³⁰ » Cette confession est un cri de victoire empreint de sérénité, exempt de tout triomphalisme, qui survient juste après cette involution dans l'intériorité mystique de la langue maternelle. C'est ainsi que plongé dans sa pensée et son monologue intérieur, Habel « *doit retourner chercher à la réserve un autre chargement de fromage pour refaire le*

²⁹ « Il en met et remet sous le flot de néon et de musique, une suavité, un laudanum qui s'écoule, glisse sur lui, en lui, et imprime à ses pensées un cours aussi égal, une descente aussi ininterrompue, aussi inévitable. » *Habel, op. cit.*, p. 92.

³⁰ *Habel, op. cit.*, p. 93.

*plein du réfrigérateur géant*³¹ ». Et ses pensées continuent à suivre la même pente, à descendre sans descendre. Tout en extrayant d'autres fromages qu'il range avec les premiers, dans le vaste temple qu'est le réfrigérateur, il pense encore et toujours. La seconde activité semble s'accomplir au diapason de la première et la course de ses pensées comme celle de ses déplacements induit « *une gravitation d'astre obscur autour d'un foyer unique, qui donne à Habel l'impression de peupler à lui seul l'immense magasin et ne faire qu'aller dans la même direction, l'infini du cercle.*³² »

Désormais, Habel n'est plus seul, son errance a pris fin, sa vie a désavoué sa solitude, sa férocité, car « *Lily- de même que Sabine - l'attend(ent) dans sa nuit. Une nuit, une ville, un domaine, à lui seul, Habel, réservé*³³ ».

Soulignons qu'au sortir de leurs étreintes, Lily « *ruisselante de sueur, allait dans son impétueuse nudité chercher quelque chose à manger. Avec sa fringale énorme, il fallait qu'elle trouve tout de suite ce morceau à se mettre sous la dent*³⁴ », cependant que Sabine, elle, se contente d'une cigarette qu'elle fume lentement, en silence. Une telle posture souligne la distance entre les deux amants et accentue non seulement l'opposition entre les deux femmes mais aussi entre les substances prises par chacune d'elles, lesquelles sont nettement aux antipodes l'une de l'autre : d'une part, il y a avalage et manducation, d'autre part, il y a rejet de fumée, exhalaison d'un souffle carbonisé.

³¹ *Idem.*, p. 94.

³² *Habel, op. cit.*, p. 95.

³³ *Idem.*, p. 97.

³⁴ *Idem.*, p. 120.

Roman du dédoublement, de la bi-langue, Habel, bien loin de présenter une opposition foncière entre les deux femmes/langues, manifeste plutôt une émulation permanente dans les fonctions maternelles, sororales et nourricières et dans les fonctions sotériologiques du guide labyrinthique. Tant Sabine, langue d'écriture, que Lily, langue de l'intériorité et de la mystique, les deux femmes/langues, vont de concert guider Habel/ le fou/ l'égaré et la ramener à la source première : les retrouvailles avec Soi (folie et Raison), l'écriture dans toute sa plénitude et l'être dans toute sa complétude. C'est quand Sabine s'efface devant Lily que la parole afflue, reflue et conflue, qu'elle est libérée et qu'elle culmine pour exprimer l'indicible. C'est lorsque Sabine cède la place à Lily et qu'elle l'accueille en elle que la quête de l'inouï devient possible.

BIBLIOGRAPHIE :

- BACHELARD, Gaston, *L'Eau et les rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1979.
- DIB, Mohammed, Habel, Paris, Seuil, 1977.
- DURAND, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Introduction à l'archétypologie générale, Paris, Bordas, coll. « Etudes », 1969.
- ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1975.
- ELIADE, Mircea, *L'Epreuve du labyrinthe*. Entretiens avec Claude Henri Rocquet, Paris, Pierre Belfond, coll. « Entretiens », 1978.
- JUNG, Carl-Gustav, *Mysterium conjunctionis*, Paris, Albin Michel, 1982.
- SCHERER, René, *Zeus l'hospitalier. Eloge de l'hospitalité*, Paris, Armand Colin, 1993.